

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

R. de DIESBACH

Nécessité de l'enseignement ménager

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 201-203

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Nécessité de l'enseignement ménager

A notre époque, on a beaucoup travaillé à l'amélioration du sort de la femme. L'impartiale justice nous fait un devoir de le constater. Peut-être les intentions n'ont-elles pas toujours été dignes d'éloges et les efforts tentés, unanimement dirigés dans le même sens. Mais nous n'avons pas à juger de leur qualité. L'essentiel est qu'on ait vu dans les camps divers où s'exerce l'activité humaine que la situation de la femme méritait d'attirer une plus sérieuse attention.

La raison en est simple. Dans la vie humaine tout se tient. Il n'est pas de question sociale à laquelle ne se rattache invariablement une question morale. En face de notre cortège de misères, nos moralistes contemporains sont peut-être plus justement effrayés que leurs devanciers. Ils entendent la plainte générale qui s'échappe des milieux les plus divers : *L'esprit de famille s'en va*. Bien des forces semblent se coaliser sinon pour le détruire, du moins pour l'amoindrir dans de regrettables proportions. Sous prétexte de donner plus de liberté, c'est la licence avec ses audaces et ses dangers qu'on a imprudemment déchaînée. Livres, feuilletons, journaux illustrés, pièces de théâtre ne professent plus qu'un médiocre respect pour la vieille morale de nos pères.

Dans ce conflit, la femme semble être devenue le point de mire de toutes les attaques. Jusqu'ici on l'avait justement considérée comme le centre et l'âme du foyer. On parlait avec raison de sa *mission domestique*. On ne concevait pas une famille heureuse sans une mère et maîtresse de maison qui fût la source de ce bonheur. Tout est bien changé!

Aujourd'hui, on lui fait entrevoir un avenir où elle ne pourrait rencontrer que tristesses et déceptions. Les indissolubles liens qui maintiennent l'union librement consentie entre l'homme et la femme sont souvent si tendus qu'ils menacent de se rompre, ou si lâches qu'ils ne retiennent plus personne à son devoir. L'enfant, sur lequel une mère avait accoutumé de concentrer son affection, lui échappe par la force des circonstances. Les nécessités d'un enseignement à outrance veulent qu'elle s'en sépare pour le confier à la pension. Il cesse d'être, lui aussi, ce lien vivant qui l'unissait à son mari. Et dans quel état d'esprit lui revient-il ? Ceux qui s'étaient chargés de son développement intellectuel et moral lui ont souvent trop parlé de ses prétendus droits pour ne lui donner qu'une estime insuffisante de ses indispensables devoirs. Cette trinité d'êtres sacrés destinés par nature à tendre de tous leurs efforts à une plus étroite unité, deviendra ainsi, par la négligence des uns et la perfidie des autres, une sorte de cerbère à trois têtes qui ne cessent de menacer.

Des victimes de cette lutte la plus intéressante est la femme. Au lieu de se tenir sur ses gardes, elle n'a pas toujours su résister au piège qu'on tendait à sa jeunesse, à sa naïveté, à son inexpérience. Elle a obéi à des suggestions malsaines en désertant son foyer. De gaîté de cœur, elle a laissé s'éteindre la flamme qu'elle avait mission d'entretenir.

Il faut immédiatement dire à sa décharge, pour rester impartial, qu'elle peut invoquer en sa faveur des circonstances atténuantes. En voici quelques-unes.

La plupart des femmes peuvent, à bon droit, se plaindre des lacunes de l'éducation qu'elles ont reçue et de l'instruction qui leur a été parcimonieusement mesurée. Elles auraient dû être plus invinciblement armées avant d'être jetées dans la lutte quotidienne. Faute de ces

nécessaires précautions, un grand nombre d'entre elles devaient, hélas! infailliblement périr.

« Veut-on savoir, a dit Henri Perreyve, ce qui fait une nation ? C'est le cœur des femmes, c'est le cœur des mères, des sœurs, des fiancées. Donnez à un peuple de fortes et courageuses mères, et l'on répond de ce peuple. »

Ce principe si vrai et si profond, on l'a méconnu. Dans l'éducation de la jeune fille, on a trop visé à l'embellissement de son esprit, au détriment de la formation de son cœur. On a promené son intelligence à travers l'immense champ du savoir humain. On a réussi à lui donner des clartés de tout, excepté de l'essentiel qu'il lui importait de connaître : son devoir de mère de famille. Jusqu'au jour du mariage, on a tenu ses yeux hermétiquement clos sur les nouvelles obligations qui l'attendaient. On l'a ainsi, du même coup brusque et impitoyable, jetée dans l'inconnu! Elle ne pouvait que s'y étioler ou périr, car la lutte pour l'existence est partout engagée avec une âpreté que ne connurent jamais nos ancêtres. Chacun veut, de nos jours, s'assurer une place au soleil. Dans cette poussée ascensionnelle de tous les êtres vers une situation plus confortable, la société se doit à elle-même de venir en aide aux plus faibles. Et parmi ces derniers, on s'accorde à ranger les femmes.

R. de DIESBACH.